

L'Allemagne et l'Occident dans l'entre-deux-guerres

Bien avant la polémique de l'entre-deux-guerres, Jacques Maritain s'est interrogé sur la place de l'Allemagne, qu'il connaissait bien pour y avoir passé deux ans, grâce à une bourse. Au cours des années 1914-1915, il donne une série de vingt-deux leçons à l'Institut Catholique de Paris, sur « Le rôle de la philosophie allemande dans le monde moderne ». Il se pose la question suivante : « quelle image nous former de la guerre actuelle »?

Ces leçons traduisent assez bien le mélange d'aversion et de fascination à l'égard de la culture du grand voisin. Il y voit alors l'opposition entre la culture luthérienne et la culture catholique et la philosophie allemande comme l'épanouissement de la philosophie luthérienne. Il s'emploie à caractériser la culture allemande, parfois à l'aide de formules abruptes : « la force au service de la chair ». Il y soutient en particulier la thèse qu'il n'y a pas « deux Allemagnes, celle de Goethe, de Herder de Kant » et « celle de Bismarck, de Guillaume II, de ses théologiens et de ses savants », il inclut bien au contraire dans l'Allemagne néfaste les grands auteurs cités. Il va s'employer à étudier le rapport de la pensée philosophique allemande avec le pangermanisme pour en montrer le lien étroit et en particulier la conséquence suivante: la montée d'un type d'homme supérieur, définitif, comme l'homme enfin libre et les yeux ouverts, homme divinisé qui prend partout la place de Dieu. Ce type d'homme est selon lui d'origine allemande. La suite de l'histoire lui a curieusement donné raison¹. Il dégage trois grandes périodes de la pensée germanique : Luther et la Réforme, le siècle des Lumières, terminées par une nouvelle poussée germanique, celle du *Sturm and Drang*, enfin la période kantienne.

« La métaphysique dit son dernier mot avec Hegel et fait place à un néant de pensée. Le pangermanisme prend forme alors avec Fichte et ne fera que s'affirmer. Jusqu'à l'invasion avec le règne de la science allemande, de l'histoire allemande, de l'exégèse allemande, du socialisme allemand, de la morale allemande »².

L'un des ses premiers articles au sortir de la guerre, qui paraît dans *la Revue universelle* en mars 1921 a précisément pour objet « L'état actuel de la philosophie allemande »³. C'est moins le poids de l'Allemagne sur les arts et la littérature que son poids sur la pensée qui le préoccupe. L'irréductible hostilité des réalistes envers l'idéalisme allemand s'exprime dans des propos sans ambiguïté :

« Il semble bien que le terrible réveil de la guerre a délivré la pensée française – à quel prix hélas ! – de l'influence de la philosophie allemande qui a pesé sur elle comme un cauchemar pendant tout le dix-neuvième siècle et surtout depuis 1870 »⁴.

Il en dresse le tableau rien moins qu'enchanteur. Il rappelle d'abord l'impact de l'œuvre de Haeckel –

¹ Maritain (J.), *Etudes, Articles, 1906-1920*, in *O. C.*, volume I, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, Annexe, p. 888-1025.

² *Idem*, p. 909.

³ In *O. C.* volume II, 1987, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, Annexe, pp. 1141 sq.

⁴ *Ibid.*

qui popularisa la philosophie du *pithekanthropus* en qui Haeckel se plaisait à reconnaître son premier père – suivie du monisme énergétique de W. Ostwald, jugé trop brutal dans le monde de la philosophie universitaire qui réagit par un retour à Kant. Cependant le kantisme intégral ne satisfait pas, ce qui donne lieu au néo-criticisme idéaliste de l'École de Marbourg et au néo-criticisme de la théorie des valeurs de celle de Bade qui tient davantage de l'idéalisme absolu de Fichte et de Hegel que du criticisme kantien. A ces deux variétés de criticisme il faut ajouter plusieurs variétés de positivisme caractérisées par leur extraordinaire médiocrité. C'est là qu'on trouve mentionné au détour d'une note, le livre de Spengler sur la décadence de l'Europe, à propos duquel Maritain promet d'ailleurs un article prochain publié par la *Revue* sur « les influences asiatiques dans la littérature allemande »⁵. On y trouve repris ajoute-t-il en guise de commentaire, tous les vieux lieux communs de la décadence latine, accommodés à un scepticisme désespéré. La défiance à l'égard de Spengler est on ne peut plus nette. Il dénonce également dans cet article l'hostilité de l'Allemagne envers la civilisation latine. Il fait de Leibniz le précurseur de Fichte, à travers sa *Défense et Apologie de la langue allemande* dont Gottsched s'inspirera plus tard, et *l'Exhortation aux allemands* qui annonce de loin les *Discours à la nation allemande*. Dans *Réflexions pour l'intelligence*, il rappellera encore que le tempérament national passe peu à peu au rang de règle formelle de la philosophie elle-même, et prétend atteindre son essence.

« Fichte ne mettait-il pas ses auditeurs en demeure de choisir entre le Devenir germanique » et la « substance morte » des Latins, par une pure option de la Volonté, afin de voir s'ils sont les libres hommes allemands ou des esclaves welches ? (...) Et de ce point de vue le racisme allemand avec sa prétention de soumettre la Connaissance à la loi du Sang, n'apparaît que la forme ultime et monstrueuse d'un mal plus ancien »⁶.

Mais en 1926, sa réaction aux thèses d'Henri Massis dans *Défense de l'Occident* est relativement sévère⁷ et indique sa volonté stricte de ne pas se laisser enfermer dans la problématique spenglérianne ou néo-conservatrice de l'occidentalisme. A preuve ses efforts, à partir de 1927-1928 pour ne pas isoler l'Allemagne et développer les contacts avec les milieux catholiques d'outre-Rhin. En faisant de saint Thomas « le grand reconstruteur de l'Occident »⁸ il manifeste que l'Occident doit chercher en lui-même et non dans une hypothétique fuite vers l'Orient, les moyens de son renouveau. On s'accorde à dire que les années 26-27 représentent un tournant lorsqu'il se détache de Maurras. A compter de cette époque il va affronter la modernité.

Dans les années 25 a lieu une grande enquête à propos des rapports Orient-Occident, liée au brûlot

⁵ D'après Philippe Chenaux, il s'agit probablement de l'article de Maurice Muret, « La pensée allemande et l'orient », *la Revue universelle*, 1921/3, p. 415-428. Mais je n'ai trouvé aucune mention de cet article.

⁶ *Réflexions sur l'intelligence*, op. cit., p. 303-304.

⁷ *Cahiers Jacques Maritain*, n° 18.

⁸ *Le Docteur angélique*, Desclée de Brouwer, 1930, in *O.C.*, volume IV, 1983, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, p. 77.

de Massis⁹. Elle est emblématique de la crise des esprits, sinon de l'esprit. Maritain ne fait pas partie des intellectuels interrogés dans le cadre de cette enquête, mais il est parfois évoqué. En effet, des interviews de Maritain de René Guénon et d'Henri Massis ont eu lieu. Mention en est faite dans un article de Marcel Arland, qui lui reproche la phrase suivante : « Il n'y a pas d'alliance possible hors de la vérité. (...). C'est sur ce ton j'imagine que Torquemada envoyait les suspects au bûcher. Et remarquez qu'il s'agit de M. Maritain, c'est-à-dire l'un des esprits les plus lucides d'aujourd'hui »¹⁰. Le reproche est d'autant plus dur que le compliment est haut. Plus âpre encore peut-être la critique de Jean Caves :

« A peine avons-nous commencé de subir l'influence des idées orientales que déjà les esprits de bonne volonté s'offrent à nous en protéger. M. Maritain consent bien à « étudier l'Orient avec attention et sympathie, mais en maintenant sans fléchir le dépôt hellénique, latin et catholique ». La pensée orientale a en effet un tort impardonnable : « la métaphysique d'Aristote ne s'accordera jamais avec elle... Ce serait la ruine de la distinction entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, entre la nature et la grâce »¹¹.

Aristotélien convaincu, thomiste, admirateur de la Grèce qui est pour lui l'épiphanie de la raison, il était difficile à Maritain de défendre la métaphysique orientale dont il admire cependant les intuitions spirituelles et la sagesse. Marcel Arland évoquant Maritain procède à une attaque en règle :

« La sûreté de soi avec laquelle certains doctrinaires émettent leurs décrets est d'une allure séduisante. Je ne m'étonne pas qu'ils enrôlent bon nombre d'esprits timides. Ils apparaissent comme les loyaux défenseurs d'un culte sans doute irréfutable, puisqu'ils n'admettent pas qu'on le discute ; ils sont les dépositaires par droit divin de la vérité ; et comme ils ont trouvé la route qui leur convenait, leur activité, leur talent, leurs richesses ne s'éparpillent plus en tous sens, mais se concentrent et frappent davantage »¹².

En 1930, invité à assister à la séance du Studio franco-russe où Berdiaeff et Massis devaient prendre la parole, il ne peut s'y rendre et adresse à Robert Sébastien une lettre intitulée « L'Orient et l'Occident »¹³ qui sera lue lors de la huitième réunion. Après s'être excusé de ne pouvoir assister à cette séance, il exprime ce qu'il aurait pu être amené à dire lui-même sur la question :

« A mon avis, vous le savez, la préface nécessaire à un débat sur l'Orient et l'Occident, c'est un sévère examen de conscience de nous autres chrétiens d'Occident, car c'est avant tout des erreurs du "monde moderne" occidental exportées partout que l'univers souffre aujourd'hui. Il faut aussi que les catholiques comprennent que leur devoir est d'aider loyalement, selon leurs forces, des civilisations comme celles de l'Inde ou de la Chine à retrouver et à sauver ce qu'il y a en elles d'authentiquement vénérable, sage et vrai ».

⁹ Le lecteur se reportera à l'appendice 2.

¹⁰ Arland (M.), « Feuilletts », in *Les Appels de l'Orient*, in *Cahiers du mois*, n° 9-11, p. 76.

¹¹ Caves (J.), « Le charme de l'Orient », *idem*, p. 69.

¹² (M.) Arland, *op. cit.*, p. 76.

¹³ Maritain (J.), *Témoignages- Débats*, in *O.C.*, volume IV, 1983, *op.cit.*, p. 1135-1136.

Le débat concernant l'opposition Orient/Occident se prolonge à l'aube de la seconde guerre mondiale. En octobre 1935, lors de l'offensive de l'Italie fasciste contre l'Ethiopie, des intellectuels français interviennent dans le débat international suscité par cette guerre. Dans son numéro du 4 octobre, *le Temps* publiait un « manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident » présenté sous la signature d'hommes de lettres ou de professeurs se rattachant le plus souvent à des groupements politiques de droite. Le *Populaire* réagissait le lendemain. Pour mettre un peu de clarté dans une telle confusion des idées, à la demande de Jacques Maritain, un manifeste dressait un refus de laïcs chrétiens devant la justification de l'invasion mussolinienne de l'Ethiopie au nom de l'avenir de la civilisation, de la grandeur de Rome et des idéaux de l'Occident. Publié d'abord par *Sept*, puis par *l'Aube*, *la Croix*, *la Vie catholique*, *le Figaro*, *la Vie Intellectuelle* et *Esprit*, il sera relayé ensuite par *l'Humanité* et *le Populaire*¹⁴. Entre le manifeste pro-fasciste d'Henri Massis, « Pour la défense de l'Occident » et la réponse des intellectuels de gauche dans *le Populaire*, la conscience chrétienne affrontait un clivage. En 1939, Heinrich Heine évoque les forces révolutionnaires développées par les doctrines de l'idéalisme allemand et qui n'attendent que le moment propice pour se manifester :

« Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains ; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants, l'exaltation frénétique des *bewerkers* que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour hélas ! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux, essuierons de leurs yeux la poussière séculaire, Thor se dressera avec son manteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques »¹⁵.

Quelque instinct prophétique connaturalisé à l'histoire sans doute. Mais Nerval rêvait de ce retour des « anciens dieux » que le poète pleure encore. La réflexion sur l'art de Maritain est imprégnée alors d'une conception de l'histoire du monde – plus que d'une philosophie de l'histoire. Dans *La philosophie morale*, publié en 1960, le chapitre premier « la découverte de la morale, Socrate », s'ouvre par le sous-titre Orient – Occident : « ce sont donc les grands systèmes moraux élaborés au cours de l'histoire de la culture occidentale qu'un philosophe occidental aura à discuter s'il a dessein de voir clair dans sa propre tradition, et de chercher dans une étude critique du passé les matériaux d'un renouvellement doctrinal en matière éthique »¹⁶. C'est aussi ne pas oublier que l'Occident n'a pas été seul à philosopher quoique dans un ciel historique spécifique. Enfin, il écrit une recension sans complaisance du livre de Maeterlinck : *Le grand Secret*, où l'auteur rassemble ses impressions de voyage dans les régions de l'occultisme et découvre la sagesse des traditions sacrées de l'Inde et de l'Egypte – dans la plus pure tradition de l'esprit du temps. La critique est âpre, pour Maritain, l'auteur

¹⁴ « Pour la justice et la Paix », *Débats*, vl VI, pp. 1041 sq. Voir aussi *Cahiers Jacques Maritain*, n° 32, Juin 1996, « La condition humaine, deux lettres à Malraux », pp. 8 sq.

¹⁵ Cité par Edmond Verneuil, « H. Heine, ses vues sur l'Allemagne et les révolutions européennes », éd. sociales internationales, 1939, p. 216.

¹⁶ *La Philosophie morale*, op. cit., p. 247.

travaille « à ce qu'on pourrait appeler un théosophisme exotérique et élargi » sorte de syncrétisme occultiste qui procéderait par enveloppement en prétendant englober la révélation mosaïque et la révélation chrétienne dans une révélation plus haute. La conclusion révèle mieux que tout long développement l'attitude de Maritain en 1923 sur la « crise de l'esprit » et les rapports Orient/Occident :

« J'ajoute qu'un retour des milieux cultivés à ces études philosophiques et théologiques auxquelles les honnêtes gens se livraient si volontiers », une exacte notion du composé humain et de l'union substantielle de l'âme et du corps montrant l'absurdité du « corps astral » comme de la transmigration des âmes (...) une sérieuse connaissance enfin des principes de la vie spirituelle, permettant de distinguer la mystique véritable d'avec ses contrefaçons, et la contemplation d'un Ruysbroek ou d'un Tauler d'avec les « fleurs de lotus » et les « pouvoirs » d'un Steiner, seraient la meilleure sauvegarde de l'esprit public et de la raison contre les dépravations intellectuelles engendrées par les prestiges des pseudo-prophètes, et par l'ambition de scruter dans Dieu le grand secret »¹⁷.

En 1933, dans l'ouvrage *Du régime temporel et de la liberté*, il publie en annexe une note rédigée en 1920 par Gandhi lui-même sur la doctrine du *Satyagraha* qui donne un exposé authentique de cette doctrine élaborée peu à peu au cours d'une expérience de trente années. « Qu'on rende donc justice à Gandhi, tout en marquant ses déficiences et en se tenant en garde contre les dangers de l'idéalisme et d'irréalisme inhérents à sa doctrine »¹⁸.

Enfin, en 1961, dans son monumental ouvrage sur *La Philosophie morale*, il élaborera plus précisément encore la réponse spécifique de la spiritualité indienne, dont il reconnaît la spécificité des grands textes auxquels il rend hommage :

« En ce qui concerne les traditions sacrées de l'Inde, nous pensons que les Upanisads dépendent originellement, dans leur principe foncier, moins de la philosophie que d'une source contemplative et d'une puissante intuition, plus mystique encore que contemplative, de la transcendance du Suprême »¹⁹.

Mais pour autant, il ne renonce pas à en analyser les fondements métaphysiques ainsi que les pratiques :

« en abolissant, par une concentration souveraine de l'intelligence et du vouloir, toute forme et représentation particulière, la sagesse de l'Inde se fixe par le vide, dans un absolu qui est le Soi en son pur exister métaphysique, – expérience conçue comme conduisant du même coup soit à la transcendance de l'Être (Atman) soit à la totale indétermination (nirvana). Toutes les formes de l'illusion au sein de laquelle se passe notre vie ont disparu, tout est nié et anéanti, il

¹⁷ Maritain (J.), « Le grand secret », *Articles*, in *O. C.*, volume II, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, 1987, p. 1187.

¹⁸ Maritain (J.), *Du régime temporel et de la liberté*, op. cit., p. 468.

¹⁹ *Les degrés du savoir*, chap. VI, « Expérience mystique et philosophie », op. cit., p. 759.

ne reste que le Soi en contact avec lui-même »²⁰.

. Atteindre un tel but, c'est transcender la condition humaine, mais par le refus. Lorsque le sage qui a ainsi rompu avec la condition humaine répand sa pitié sur les hommes, c'est comme par la condescendance d'un être qui n'appartiendrait plus à leur espèce, et dont le cœur n'est pas blessé par leurs peines et qui n'entre pas ou plus en participation avec eux²¹. Si haute soit-elle, la sagesse de l'Inde est encore une sagesse imparfaite.

²⁰ *La Philosophie morale*, op. cit., p. 1033.

²¹ *Ibid.*